

Alex LASCAR AB. 1982

LA PREMIERE EBAUCHE
DE « LA MAISON
DU CHAT-QUI-PELOTE »

On trouvera dans la présente rubrique de
L'Année balzacienne les actes de la Journée
d'étude organisée par le Groupe d'Etudes
balzaciennes à la Maison de Balzac le 18 octo-
bre 1986 sur « L'écrivain au travail ».

A partir de mars 1829, au moment de la publication du *Dernier Chouan*, Balzac retravaille l'ébauche ancienne de la *Physiologie du mariage*. C'est pendant la mise au point du manuscrit qu'il prépare les *Scènes de la vie privée*. Il écrit d'abord *La Paix du ménage*, en juillet, à la Bouleaunière, et date *Gloire et malheur* (la future *Maison du chat-qui-pelote*) de Maffliers, octobre 1829. De ce texte, nous avons au dos du manuscrit trois débus annulés qu'a déchiffrés et ressuscités Anne-Marie Meininger. C'est du premier d'entre eux, chronologiquement, qu'il sera question ici¹. Le texte est organisé en cinq mouvements principaux : Balzac se livre à des considérations générales sur l'uniformisation, prend des exemples, quelques contre-exemples exceptionnels, donne la parole aux passés et aux modernes, introduit enfin, naïvement, difficilement, *Gloire et malheur*.

Les considérations générales par lesquelles débute le texte ne livrent pas aisément, ni immédiatement leur sens : à chaque moment en effet, Balzac nous amène à corriger des interprétations que nous croyions sûres. Dans sa première remarque (« Aujourd'hui le niveau [...] a passé sa ligne d'égalité sur tous les rangs ») perce une inquiétude qui s'atténue un peu dans la suivante (« les diverses professions et les états ont contracté à peu près les mêmes habitudes ») pour renaître plus forte, évidente, tout de suite après, quand il évoque cet « habit uniforme » qui donne une « même tournure » aux individus. Néanmoins c'est une « liberté » que cette possibilité d'indifférenciation. Elle est née avec « le rétablissement du

1. *Pl.*, t. I, pp. 1180 à 1182.

système constitutionnel », « heureux mélange », disait la *Physiologie du mariage*, « des deux systèmes politiques extrêmes »². Mais est-ce « la plus heureuse de toutes » ? Dans l'hypertrobie qualitative s'insinue en effet une ironie qui paraît clairement dans la conclusion de la phrase : elle a « réellement fait de la France une même famille ». On croit lire une de ces « phrases opiacées » que, dans les *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présents*³, il reprochera très bientôt aux doctrinaires. D'autre part il travaille aux *Scènes de la vie privée* et connaît parfaitement l'envers du décor. La phrase qui vient ensuite (« Alors chaque jour a vu se perdre ces nuances qui jadis distinguaient si fortement les classes de la société ») est d'abord manifestement empreinte de nostalgie ; dans la dernière expression, cependant, affleure le soulagement devant l'effacement des contraintes. Il l'emporte quand Balzac parle, un peu distant, de « certain Evêque de Cambrai », et rappelle la méthode qu'il préconisait, « dans son utopie », pour distinguer les rangs. Dans la Constitution de Salente⁴, Fénelon distinguait chacun d'entre eux par sa fonction ; selon Balzac, il « numérotait » ; Fénelon jouait sur une palette de couleurs fort agréables ; Balzac diminue leur nombre et les assombrît ; pour lui il s'agissait de « bandes brunes ou rouges ». Mentor enfin usait un peu différemment des franges que ne le dit Balzac. Que l'imprécision soit volontaire ou non importe peu d'ailleurs : Fénelon est raillé de fait par la désinvolture des réminiscences ; les considérations générales s'achèvent ; des exemples vont les suivre. Dans cette entrée en matière, Balzac a souvent usé de la présentation ambivalente et suggestive ; on la retrouvera une fois encore dans l'avant-dernière partie : les champions de l'ancien ordre des choses sont « judiciaires », écrit-il, mais aussitôt il leur prête fort satiriquement le discours le plus rétrograde ; les considérations sont longtemps ambiguës. Il s'interroge honnêtement et paraît conclure à la fois à l'indifférenciation et contre les distinctions tranchées et coiffées. Les exemples, eux, rallent franchement les effets

2. *Physiologie du mariage*, Pl., t. XI, p. 1005.

3. *CEL*, 1866, t. 14, p. 294.

4. *Aperçus de Télémaque*, dixième livre. Edition des Grands écrivains de la France, Paris 1927, t. II, pp. 91-97. Le texte est celui de l'édition de Versailles de 1824.

parfois cocasses, mais toujours un peu pitoyables de l'uniformisation : fausse élégance, orgueil froissé, quiproquos du dimanche : et ainsi, au détour d'une phrase s'esquisse la dominante première du *Bal de Sceaux*. Tout un échange, volontaire ou non, de signes distinctifs s'organise de l'apothicaire à la princesse. Aussi, non sans à peu près, l'auteur est-il amené à employer le mot de « saturnales » dans son sens le plus chaste mais sans en effacer les connotations de violence et d'anarchie. De plus, ce qui était à Rome anomalie sociale et bornée devient « une conquête de nos lois ».

Ici, les exemples de l'uniformisation concernent exclusivement Paris. Elle y est en effet quasi totale, y « règne », en tout cas, « de manière despotique ». Cependant Balzac note qu'elle n'est pas complète dans les départements et la mention de ce retard suggère immédiatement au lecteur bien des situations, des types caractéristiques, des scènes à faire. Mais ici, même allusivement, le romancier ne pousse nullement dans cette voie : il est en train d'écrire le préambule de *Gloire et malheur*, scène exclusivement parisienne. A la même époque cependant, il évoque ailleurs la province. En février 1830, fort allusivement, Bayeux, « ses existences sombres et paisibles »⁵. Environ deux mois après *Gloire et malheur*, dans *Premières fautes* (la première partie de *La Femme de trente ans*), il peint assez longuement, à Tours en 1813, Mme de Listomère, vivant « portrait septagénénaire du siècle de Louis XV »⁶, mais isolée, sans arrière-plan. Dans l'ébauche de *Gloire et malheur*, *Une double famille*, dans *Premières fautes*, il y a l'intuition des richesses potentielles de la province, espace encore préservé : long est le chemin qui mènera aux *Scènes de la vie de province*, mais un premier pas, tout petit, y est fait. Si Balzac pourtant s'intéresse, incidemment, à l'extension spatiale de l'uniformisation, il se préoccupe bien plus de son origine.

Ce qu'il observe autour de lui (il le note dès le début du texte) c'est le résultat présent d'une action passée ; d'où l'emploi réitéré du parfait dans la première phrase. Dans la suivante, il revient sur l'évolution elle-même qui s'est faite par

5. *Une double famille*, Pl., t. II, p. 51.

6. *La Femme de trente ans*, Pl., t. II, p. 1057.

modifications minimes, peut-être imperceptibles, apparemment sans signification, qu'il affirme avoir été continues. Le début et la fin des deux premiers moments du développement assignent au phénomène une origine précise : le « niveau », écrit-il, a été « légué à la Charte par la Révolution » ; c'est « une conquête de nos lois due à notre longue tempête ». Il ajoute par ailleurs que cette liberté (celle d'échapper à une classification immédiate et réductrice) est « le fruit du rétablissement du système constitutionnel ». Ainsi elle date de 1814, et ne devait pas exister sous l'Empire : de fait, Balzac souligne dans *La Paix du ménage*, écrite deux ou trois mois auparavant, que le désir d'ostentation, jusque chez « les moindres seigneurs », était la marque de cette « époque unique »⁷, très différente de celle qui suit. En cela la Charte est donc bien héritière de la Révolution. Mais noter par ailleurs que Fénelon prévoyait dans son « utopie » de rigoureux moyens de distinction sociale, n'est-ce pas dire qu'à ses yeux, ils n'existaient déjà plus dans la réalité (de fait, chroniqueurs et sermonnaires de la fin du XVIII^e siècle l'indiquent abondamment), et avouer par là-même que l'uniformisation n'a pas commencé avec la Charte ou la Révolution, mais s'est achevée, accélérée grâce à elles ? Balzac paraît donc se contredire. En fait, la cohérence de sa pensée n'apparaît qu'un peu plus tard dans le *Traité de la vie élégante*.

Face à cette réalité de l'uniformisation, Balzac réagit d'abord en historien et en physiologiste. Par l'étude de l'histoire, il a pris conscience de l'indifférenciation contemporaine, de sa nouveauté, de son étrangeté ; cette indifférenciation lui rappelle que la singularité des différents siecles offre des sujets neutrs et passionnants. *La Maison du chat-qui-pelote* sera vraiment écrite à la lumière de la *Physiologie du mariage* : Balzac se demandera si l'éducation d'Augustine pouvait faire d'elle une femme aimable. Mais dans cette ébauche, il n'évoque, incidemment, que le problème des mésalliances, auquel il faisait à peine allusion dans la *Physiologie du mariage*⁸, et qui au détour d'une phrase réapparaît dans *El Ver-*

*dugo*⁹. Ce ne sont donc pas les analyses, mais le ton et les attitudes du physiologiste que nous retrouvons ici : le célibataire campe et croque ses contemporains avec un je ne sais quoi de presto et de railleur. Le fâneur, l'adolescent de Paris les observe avec passion et sympathie.

On sait combien Balzac, ayant en tête son *Histoire de la France pittoresque*, s'est précisément, sérieusement informé dans les années 1825-1830, notamment en 1827, sur les règnes de François I^{er} et de Charles IX, en 1829 et 1830 sur Mazarin et Richelieu. Il semble ici au plus près de cette documentation lorsque, pour évoquer l'ancienne bourgeoisie parlementaire, lui viennent à l'esprit dans cette ébauche cinq noms illustres dont on sent qu'il pourrait aisément compléter la liste : « les de Thou, les Brisson, les Pasquier, les Lamoignon, les d'Orvilliers et un grand nombre de maisons historiques ». Un ensemble de même nature, mais plus composite (il y a là des écrivains bourgeois et des robins notables), bien plus ample aussi, comme si l'écrivain se laissait prendre au charme fascinant de l'accumulation, de la totalité encyclopédique, réapparaît encore en octobre en 1832 dans *Les Aventures administratives d'une idole heureuse*¹⁰. Et un peu plus réduite, mais plus importante que dans *Gloire et malheur*, dans un chapitre de *Catherine de Médicis*, non pas dans le chapitre *Les Deux Rêves*, qui date de février 1830, ni dans *La Confiance des Ruggieri*, écrite en septembre 1836, mais dans *Le Martyr calviniste*¹¹, projet assez précoce, auquel Balzac repense à l'automne 1836, qu'il n'achèvera qu'en 1841. Des noms cités dans notre ébauche, seuls Pasquier et de Thou sont présents de 1829 à 1841 dans *Gloire et malheur*, *Les Aventures administratives d'une idole heureuse* et *Le Martyr calviniste*. C'est ici la famille de Thou qu'il cite en premier lieu ; or c'est à elle qu'appartiennent François-Auguste, l'ami de Cinq-Mars : Balzac ne pense-t-il pas à ce projet des *Trois Cardinaux* où il aurait évoqué Richelieu, Mazarin, le Père Joseph, dont il s'occupe en 1829 (le 10 juillet d'ailleurs il assiste chez Hugo à la lecture d'*Un duel sous Richelieu*) et, auquel il songe encore en 1832 ?

7. *La Paix du ménage*, Pl., t. II, p. 95.

8. *Physiologie du mariage*, Pl., t. XII, Méditation IX, Epilogue, pp. 1000 à 1008.

9. *El Verdugo*, Pl., t. X, p. 1134.

10. Pl., t. XII, p. 756.

11. Pl., t. XI, p. 225.

Mais c'est à cette famille qu'appartiendra en 1841 Christophe de Thou, le parrain de ce Le Camus qui méritera le nom de « martyr calviniste ». On a en vérité l'impression qu'un élément essentiel de l'intrigue du *Martyr calviniste* est ici en germe. « Une famille », lisons-nous dans l'ébauche de *Gloire et malheur*, « mettait cent ans à parvenir ». Le riche pelletier Le Camus sera l'incarnation de la patience et de la ténacité bourgeois de jadis : « Il avait l'ambition de famille, sentiment perdu de nos jours »¹². Dans notre ébauche, Balzac écrit : « Jadis les écus servaient à faire mettre son fils au Parlement ». Le Camus « ambitionnait pour [son] fils une place de conseiller au parlement »¹³, et les dernières pages de la nouvelle exposent précisément les conditions de l'achat par le père de la terre seigneuriale nécessaire pour l'accès à cette fonction. Balzac conclut : « Telle fut l'origine de la célèbre maison parlementaire des Lecamus. [...] Le fils de Christophe, qui lui succéda sous Louis XIII, fut le père de ce riche président Lecamus qui, sous Louis XIV [...] »¹⁴ Voilà donc écoulés les cent ans qu'évoquait *Gloire et malheur*. Et c'est encore *Le Martyr calviniste* qui développe certaines indications de notre ébauche sur le mariage bourgeois et parisien au temps jadis.

« La distinction des femmes mariées en dame et mademoiselle » est aujourd'hui, en 1829 « une idée fabuleuse ». « Dans ce temps », lit-on en 1841, « la femme d'un homme qui n'était pas noble n'avait point droit au titre de dame, mais les femmes des bourgeois de Paris avaient droit au titre de demoiselle en raison des privilèges accordés et confirmés à leurs maris par plusieurs rois ». Balzac fait souvent cette remarque et nomme la femme du pelletier « Mademoiselle Lecamus »¹⁵. Enfin, Lecamus lui-même dit à Babette dont il voudrait faire sa bru : « Ne serait-ce pas beau [...] d'être la femme d'un conseiller au Parlement ? On vous appellerait madame. »¹⁶

Se rappelant avoir été conscient qu'il serait en butte à l'incompréhension (certaines distinctions érudites vous font

12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Pl.*, t. XI, pp. 372-373.
15. *Pl.*, t. XI, p. 211.
16. *Pl.*, t. XI, p. 365.

« passer comme un... » — ici le mot est illisible, mais on peut suppléer « fou »), Balzac affirme néanmoins vouloir être « un savant »¹⁷. Comme il l'écrivait cependant dans la *Physiologie du mariage* : « c'est avoir assés sacrifié à la passion dominante de l'époque actuelle pour l'historique, ramenons nos regards sur les mœurs présentes »¹⁸.

Avec humour il montre ces « anciens procureurs [...] mettant au jour les derniers mollets qu'il sera permis de contempler à la génération actuelle »¹⁹. Comme dans la *Physiologie du mariage*, on le sent tenté d'« anecdoter »²⁰ ; mais la fonction du texte, un préambule, lui interdit de développer. Il esquisse une saynète du dimanche, sur les boulevards peut-être, où de méprise en méprise, on tient tour à tour l'agent de change pour un carrossier, un tapissier, un marchand de bois. Hélas ! finalement, il fait la silhouette d'un « gros monsieur en chapeau gris » émergeant de son journal pour faire un discours et sortant du café en « murmurant le mot de ganaches ». D'autre part il réemploie en le concentrant à l'extrême un matériau plus ancien. Il note en effet qu'à Paris « le plus mince épicier voit l'acajou décorer sa chambre nuptiale » : voilà qui rappelle le passage de la *Physiologie du mariage* sur la banalisation du mobilier épicier²¹ et annonce l'article de *La Silhouette* du 22 avril 1830. L'acajou cependant n'est signe de promotion que dans *Gloire et malheur*. « Maintenant », écrit-il par ailleurs dans cette ébauche, « il n'existe pas trois femmes d'apothicaires qui n'aient pas de collier de perles orné d'une croix en diamants pour mettre au bal ». C'est reprendre assez exactement l'histoire amplement contée dans la méditation X. Un mari prouve à sa femme que leurs revenus ne leur permettent pas d'acheter la croix de diamants. Elle en convient, mais réplique : « Vous serez le seul dans Paris, qui n'aurez pas donné d'étrennes à votre femme ! » Cinq jours après, au bal, le narrateur voit « sur le cou de madame la professeuse » une « superbe croix de diamants »²². Balzac cependant réapproprie

17. *Pl.*, t. I, p. 1181.
18. *Physiologie du mariage*, éd. cit., p. 1008.
19. *Pl.*, t. I, p. 1181.
20. *Pl.*, t. XI, p. 911.
21. *Ibid.*, p. 1042.
22. *Ibid.*, pp. 1013 et 1015.

l'anecdote à une finalité différente : dans la *Physiologie du mariage*, il voulait en effet dénoncer les illusions d'une fermeté sans machiavélisme ; dans *Gloire et malheur*, il illustre l'union formation. Mais la faiblesse du mari était aidée par sa vanité, elle-même suscitée par la possibilité de l'indifférenciation ; et cette dernière s'explique peut-être par des faiblesses singulières. *Gloire et malheur* et la *Physiologie du mariage* se complètent, s'expliquent donc réciproquement, tout en rappelant un texte ancien comme Jean-Louis²³, tout en annonçant des textes prochains : Mme Rabourdin arbore ses diamants dans *La Maison du chat-qui-pelote* ; ils sont l'emblème des femmes de notaire dans le *Traité de la vie élégante*.

Balzac a vécu dans le Marais et de là (il le rappelle en introduisant son anecdote de la *Physiologie du mariage*), il allait, en flânant, vers des sphères plus animées. Le vieux quartier est présent dans notre ébauche, et l'écrivain, un peu ému, se souvient des « rentiers », « des anciens procureurs ». On dirait même qu'il se confie. Il parle du Café Turc, qu'il mentionnera dans *Une double famille* et bien plus tard dans *Histoire et physiologie des boulevardiers de Paris*, dont Lucien et Coralie approchent dans *Illusions Perdues* et qui ne sera vraiment décrit que dans *Les Employés*²⁴. Un détail ici en rattache la très brève évocation aux *Romans de jeunesse* : le gros homme en chapeau gris y boit de la bière comme M. Gérard, le père d'Annette dans *Argow le pirate*²⁵.

La science et le bonheur de la flânerie sont amplement définis dans la *Physiologie du mariage*. Il en sera ainsi au début de *Ferragus* et plus tard encore, naturellement, dans *Facino Cane*. Ici les idées sont les mêmes, mais concentrées comme dans le *Traité de la vie élégante*. Une remarque pourtant n'apparaît que dans cette ébauche : les jouissances du flâneur ont été « doublées par le plaisir difficile qui se rencontre dans l'investigation physiognomique des passants depuis l'ère de la liberté »²⁶. Ainsi, héritier d'une longue lignée de procureurs

23. Jean-Louis, *CFL*, 1966, t. 15, pp. 477 et 479.

24. Une double famille, éd. cit., p. 44 : Histoire et physiologie des boulevardiers de Paris, *CFL*, t. 16, p. 234 ; Illusions perdues, Pl., t. V, p. 463 ; Les Employés, Pl., t. VII, p. 1590.

25. Argow le pirate, *CFL*, t. 15, p. 848.

26. Pl., t. I, p. 1180.

Sur l'ébauche de « La Maison du chat-qui-pelote »

parisiens, Balzac reconnaît que l'époque est navrante, certes, mais en même temps très exaltante. D'autre part, à l'origine de l'œuvre est le plaisir, la passion de décrypter les signes, le goût du défi, la volonté de vaincre une réalité rebelle. Ici, néanmoins, dans l'ensemble, Balzac n'accorde pas au flâneur, proche des Parisiens, un peu supérieur à eux, de privilège patent. Du moins l'écrivain pratique-t-il l'art de la sourdine : c'est en effet « l'étranger » récemment arrivé qui, le dimanche, ne reconnaît guère les différences. Au premier coup d'œil tous ont « à peu près les mêmes habitudes », « une même tournure » ; cependant la familiarité avec le milieu, une investigation approfondie rendent au réel sa lisibilité.

Mais, parfois soudain, le flâneur est aussi confronté à l'étrange. Des familles survivantes, en quelque sorte, lui apparaissent, « clairsemées dans la civilisation » : il « regarde avec étonnement ces anciens débris de l'ancien monde ». De fait « M. Cuvier ne fut pas plus surpris d'apprendre qu'un homme fossile existait à Moret que ne le sont les Parisiens de voir marcher d'un pas lent l'équipage », presque octogénaire, « d'un vieux docteur »²⁷. Balzac cherche une image frappante et songe aux fossiles. La découverte en question datait de 1824, sur-Loing fut-il ravivé par le récit séjour à la Bouleauinière ; la question de l'homme fossile était riche d'implications scientifiques très sérieuses²⁸. Or Cuvier, en ce domaine, se contenta d'observer et se refusa à croire. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de dire : il n'y a pas d'homme fossile. Nul doute pourtant, en 1829, sur l'admiration sans réticences de Balzac pour « Cuvier l'enchanteur ». En réalité, dans le premier jet, l'écrivain s'est fié à son texte. Dans le manuscrit de *La Maison du chat-qui-pelote*, l'allusion scientifique disparaît : nous avons alors des « débris échappés au naufrage de 1789 »²⁹ ; mais elle s'impose dès l'édition originale d'avril 1830 : il parle de « ces débris antédiluviens retrouvés par M. Cuvier », et dans l'édition

27. *Ibid.*

28. Sur ce point, voir par exemple le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de P. Larousse, t. XIII, article « Paléontologie », p. 56.

29. Pl., t. I, var. a de la p. 45.

Béchet de 1835 des « débris antédiluviens retrouvés par Cuivier dans les carrières ». « M. Cuivier » devient « Cuivier ». On sent donc chez l'écrivain s'affirmer la conscience de son génie. Mais surtout Balzac adopte une formulation évocatrice, hommage à son maître, où n'affleure plus la moindre ambiguïté, la moindre réticence possible : le texte définitif épure l'ébauche de ses scories.

Dans l'intérêt du romancier pour ces « vieilles familles qui ont conservé les mœurs et les costumes caractéristiques de leurs professions »³⁰, on retrouve la passion de Victor Morillon pour les « immenses détails de la vie des siècles », « pour ces faits ignorés de nos mœurs et de nos usages »³¹. A d'autres détails, on décèle l'attrait nostalgique pour des réalités presque effacées et pleines de poésie, le goût de la rareté précieuse, une attitude d'ethnologue et d'« antiquaire », bientôt préoccupé de décrire minutieusement la maison des Guillaume. Balzac ne le souligne pas encore clairement (comme il le fera quelque mois plus tard dans *Une double famille*) mais il veut conserver : il attire donc notre attention sur « l'équipage à marche-pied fixe [...] d'un vieux docteur » à l'« étroite perruque », il décrit ces « rentiers du Marais », ces « anciens procureurs conservant sous leur bras le chapeau plat avec trois cornes, et ayant aux pieds de vénérables souliers à boucles et mettant au jour les derniers mollets qu'il sera permis de contempler à la génération actuelle »³². Ce dernier détail est un peu cocasse, il est vrai, mais ne peut cacher le sérieux de l'entreprise : de l'homme, Balzac voudrait tout retenir, tout exprimer. L'historien de jadis, le physiologiste, devient aussi archéologue du présent.

Il ne se désintéresse pas pour autant des querelles du moment, exacerbées par l'uniformisation croissante : il confronte donc passés et libéraux. « Intrépides lecteurs de *La Quotidienne* » (ce qui suppose un journal bien ennuyeux), les bourgeois champions de l'ancien ordre des choses parlent d'économie et tiennent un discours étroit, anachronique. Ils s'indignent qu'un « petit tanneur » fasse une « faillite de vingt mil-

lions ». Mais ils ne se posent pas le problème de la faillite elle-même, ne s'étonnent pas de son chiffre. Ils sont au fond scandalisés qu'elle soit industrielle, moderne, et non pas le résultat d'un mode de vie aristocratique : « avant la Révolution il eût fallu que Maître Grimau [sic] de Reynières s'en mêlat » ; « le luxe gagne et perd tous les commerces », « jadis un marchand ne payait pas cinq cents francs une enseigne ». Constance Bironneau reprochera à César de vouloir se débarrasser d'une enseigne de six cents francs³³. Elle avait sans doute, à l'achat, trouvé le prix élevé, mais ne s'était pas indignée, et avec cette enseigne son mari a fort bien réussi. Ce qui l'inquiète aujourd'hui, c'est le caractère aventureux de César, car elle le sait sans capacité réelle. Prudente de caractère, Mme Bironneau n'est pas esclave du passé ; mais comme Balzac sans doute, elle croit une modernité tempérée nécessaire aux médiocres. Ces bourgeois, néanmoins, ont avec quelque raison conscience d'incarner des vertus qui pour une part firent l'ancienne France.

Au défenseur du temps jadis répond le lecteur du *Courrier français*, journal bien absorbant, suggère Balzac, puisque l'homme au chapeau gris semble avoir du mal à le quitter, et n'y réussit que parfois. Auteur et personnage se rencontrent sur deux points, au fond banals : « Le luxe et l'aisance » sont, dans un état, « signe de prospérité »³⁴ : M. de Granville bientôt dira à peu près la même chose³⁵. Balzac, à la fin de la *Physiologie du mariage*, évoquait le « vaste mouvement circulaire de l'argent, véritable sang social dont le cœur est le budget »³⁶ ; notre homme dit « que le budget est comme le cœur par où passe tout le sang souillé »³⁷. Hors cela, les propos du gros monsieur lecteur du *Courrier* sont marqués de la désinvolture commerciale, du cynisme les plus étroits. Il clame que « les faillites payent des droits au gouvernement » ! Balzac, lui, s'engageant dans une recherche qui culminera avec César Bironneau, écrit dès la *Physiologie du mariage* : « En France, les lois sur [...] les faillites ont besoin de grandes modifica-

33. César Bironneau, Pl., t. VI, p. 43.

34. Pl., t. I, p. 1181.

35. Une double famille, éd. cit., p. 63.

36. Physiologie du mariage, éd. cit., p. 1199.

37. Pl., t. I, p. 1181.

30. Pl., t. I, p. 1180.

31. « Avertissement » du *Cors*, Pl., t. VIII, p. 1680.

32. Pl., t. I, p. 1181.

tions. Sont-elles trop douces ? Pèchent-elles par leurs principes ? *Caveant consules* !³⁸ ; notre personnage fait preuve enfin d'un égoïsme jouisseur sans le moindre sens de l'histoire, ni de la continuité des traditions, d'un égalitarisme militant.

Voilà donc un lecteur passionné mais bien infidèle de son journal favori. *Le Courrier français* luttant en cet automne 1829 contre un budget qu'il estime démesurément important, ne dirait pas « que par lui doit passer tout le sang souillé ». Fort peu dirigiste, se battant contre le monopole des tabacs et les protections douanières, il n'irait pas affirmer que dans ce pays « tout est libre ». Nous sommes loin des libéraux huppés du *Courrier* qui, par ailleurs, n'encensent pas les gloires de la vieille monarchie, mais sont loin de les nier. Ce lecteur croit avoir des opinions et n'a même pas celles de son journal.

Balzac paraît donc renvoyer dos à dos les uns et les autres ; encore n'est-ce pas tout à fait vrai. Le lecteur du *Courrier français* défend bien mal le présent et nie le passé ; celui de *La Quotidienne* dit des sottises, refuse le présent, mais sait apprécier les grands noms du passé. Donc Balzac condamne peut-être moins radicalement *La Quotidienne* ; d'autre part il ne raille que ses lecteurs bourgeois. Or *La Mode*, où écrira Balzac, et *La Quotidienne* ne sont pas sans liens idéologiques. Ce dernier journal ardemment monarchiste, mais en 1829 moins extrémiste que *Le Drapeau blanc* ou *La Gazette de France*, soutenait discrètement la tentative de la duchesse de Berry pour donner à la monarchie, en cette fin de règne, un air de jeunesse. Peut-être n'est-il pas indifférent que dans *Le Bal de Sceaux*, en décembre, le romancier ait fait du vieux, du rétrograde vicomte de Kergarollet un lecteur de *La Gazette*, et seulement bien plus tard (en 1835 dans l'édition Béchet) de *La Quotidienne*.

A l'automne 1829, *La Mode* commence à paraître sous le patronage officiel de la duchesse. Dès le 19 décembre, celle-ci retire son agrément. Mais très vite, on sait qu'elle a agi sous la pression du clan des douaniers. Du même coup, cette revue de la jeune aristocratie dorée prend un petit air de vic-

38. *Physiologie du mariage*, éd. cit., p. 948.

time politique³⁹. A un moment où l'anti-bonapartisme qui affleure dans *El Verdugo* montre que, sur un point de détail, Balzac s'éloigne des canons libéraux, ne li-on pas en fait dans cette première ébauche de *Gloire et malheur*, à travers le refus des radeurs passésistes et l'invité implicite à la différenciation aristocratique par la nuance, les prémices cachées d'une évolution qui, bien avant certainement que Girardin ne l'ait sollicitée, mènera Balzac à accepter de collaborer à *La Mode* ?

Les idées sur l'uniformisation prennent, deux mois après, une nouvelle vie romanesque dans *Le Bal de Sceaux*. Dans sa première phrase, l'ébauche de *Gloire et malheur* exceptait de l'uniformisation les « familles investies de la Patrie ». Plus loin cependant, l'auteur corrige un peu cette idée : « un pair de France » écrit-il « salue son libraire et quelques fois déjeune chez lui »⁴⁰. De même, dans la *Physiologie du mariage*, il montrait Louis XVIII regardant les malheurs du XIX^e siècle et notant « la simplicité du costume d'un pair de France devenu journaliste, et mettant son fils à l'École polytechnique »⁴¹. Emilie de Fontaine ne veut épouser que le fils d'un pair de France. M. de Fontaine la met en garde : « Aujourd'hui rien ne marque le haut rang » ; et il raille gentiment son irréalisme : elle voudrait en effet que ces jeunes gens aient « un air à eux et des manières tout à fait distinctives »⁴². La phrase initiale de *Gloire et malheur* fait donc figure d'exception : l'écrivain semble persuadé que l'indifférenciation apparente est universelle. Après avoir découvert que Maxime Longueville était un simple commis de boutique, Emilie, furieuse, déclare que si « comme son père elle avait quelque influence à la Chambre, elle provoquerait une loi pour obtenir que les commerçants, surtout les marchands de calicot, fussent marqués au front comme les moutons du Berry »⁴³. Balzac, dans notre ébauche, contestait par la désinvolture les réglementations féneloniennes ; ici le trait se fait plus mordant. Emilie

39. Sur ces questions voir R. Chollet, *Balzac journaliste*, Paris, Klincksieck, novembre pp. 238 et 240.

40. *Pl.*, t. I, p. 1180.

41. *Ed. cit.*, p. 1017.

42. *Le Bal de Sceaux*, *Pl.*, t. I, p. 130.

43. *Ibid.*, p. 158.

en est restée au XVII^e siècle et ses propositions sont pour lui des « plaisanteries »⁴⁴.

Esquissé dans *Gloire et malheur*, le portrait des « défenseurs du temps présent » est achevé dans les *Complaintes satiriques* du 22 février 1830. L'« homme en chapeau gris » était un habileur. Balzac écrit maintenant par exemple : « Leur innocent charlatanisme consiste à prévoir le présent » ; « Ils passent leur vie à définir ce qui est »⁴⁵. En même temps, les *Complaintes satiriques* nous font peut-être mieux comprendre le premier état de *Gloire et malheur* : le lecteur du *Courrier français* ne fait-il pas partie des fidèles des doctrinaires, de ce « troupeau de niais qui depuis dix ans se cotise pour les comprendre ? »⁴⁶.

Conséquence de la « Tartufferie doctrinaire » dans les *Complaintes satiriques*, de « nos mœurs » dans *Des mots à la mode*⁴⁷, l'uniformisation générale rend nécessaire aux yeux de Balzac un *Traité de la vie élégante*. Au milieu d'amples considérations sur l'ancien régime, nous y lisons notamment : « jadis le noble vivait à sa guise, et restait toujours un être à part [...] si nous passons de la vie matérielle à la vie morale, un noble pouvait faire des dettes, vivre dans les cabarets, ne pas savoir écrire ou parler, être ignorant, stupide, prostituer son caractère, dire des niaiseries, il demeurait noble »⁴⁸. Ainsi donc aux yeux de Balzac, l'uniformisation n'avait pas commencé au temps de Fénelon. Elle date bien de la Révolution et de la Charte. Aujourd'hui, à la place d'une féodalité risible et déchue s'installe une nouvelle aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent. Par une loi qui caractérise l'homme social, tous fatiguent leur génie à trouver des distinctions : mais en 1830, « la promulgation constante de notre supériorité participe bien moins de la nature que de l'âme »⁴⁹. Ces considérations bien différentes par leur ampleur et leur précision des remarques de *Gloire et malheur*, sont en fait assez proches d'elles par l'esprit et la tendance générale. De

44. *Ibid.*

45. *Op. cit.*, pp. 297 et 303.

46. *Ibid.*

47. Respectivement *Complaintes satiriques*, éd. cit., pp. 304 et 305, et *Des mots à la mode*, *CFL*, t. 14, p. 320.

48. *Traité de la vie élégante*, *Pl.*, t. XIII, pp. 220 et 221.

49. *Traité de la vie élégante*, *op. cit.*, p. 224.

plus, écrivant « du moment où deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout »⁵⁰, Balzac renoue assez exactement avec le début de *Gloire et malheur*. Mais cette fois, ce qu'il ne faisait pas en octobre 1829, il conclut à partir de ces éléments : « nous ne pouvons plus être distingués que par notre valeur intrinsèque »⁵¹.

Plus tard, dans *A trente ans*, rédigé en 1832, Charles de Vandenesse, méditant avant de quitter le bal de Madame Firmiani sur le monde brillant et affadi qui l'entoure, se dit en lui-même : « tout se ressemble [...] les individualités ont disparu. Les rangs, les esprits, les fortunes ont été nivelés »⁵². Cet aristocrate plus exigeant que blasé, plus inoccupé que flétri, persuadé qu'« entre deux amants, il faut des différences à effacer, des distances à combler », en conclut que le « charme de l'amour s'est évanoui en 1789 ». Tout cela est « le résultat du système politique »⁵³. « Ce monologue [...] devait plaire à la marquise de Castries et à son cercle », écrit R. Guise. « Il témoigne de l'évolution des idées de l'écrivain. »⁵⁴ En effet, mais cette évolution, déjà, était présente en pointillé dans le premier état de *Gloire et malheur*.

On a donc l'impression, en octobre 1829, dans cette ébauche, d'avoir sous les yeux le premier germe d'une pensée qui va s'épanouir, s'enrichir, s'organiser dans les mois suivants. Le problème de la différenciation entre rangs et groupes préoccupe l'écrivain qui nourrit sa réflexion de souvenirs et de lectures : dès les romans de jeunesse, il fait référence à la douce mystique de Fénelon⁵⁵, puis il vante ou évoque dans *La Comédie humaine* l'onction du prélat ; mais il ne semble s'intéresser à l'utopie de Fénelon (et notamment à la Constitution de Salente) qu'en 1829 et 1830, dans la première ébauche de *Gloire et malheur* et dans le *Traité de la vie élégante*.

50. *Traité de la vie élégante*, *op. cit.*, p. 224.

51. *Ibid.*

52. *La Femme de trente ans*, *Pl.*, t. II, p. 1123.

53. *Ibid.*

54. Voir *Pl.*, t. II, p. 1629, note 2 de la page 1123.

55. Sur ce point voir A. Michel, *Le Mariage et l'amour dans l'œuvre romanesque d'Honoré de Balzac*, Atelier de reproduction des thèses, Lille, 1976, t. I, pp. 44 et 114-116.

L'idée de l'uniformisation réapparaît de façon lancinante au cours de ces trois années, et dans chaque texte Balzac nous montre un de ses effets : ils attestent, par leur diversité et leur nombre, que cette idée est au centre de ses préoccupations. Elle réapparaîtra en 1835, en termes assez proches de ceux du texte de 1829, dans l'« Introduction » aux *Études de mœurs*. Balzac écrit dans l'ébauche de *Gloire et malheur* : « les diverses professions et les états ont contracté [...] un habillement uniforme [...] au premier coup d'œil », et dans l'« Introduction » : « Le pair de France et le négociant », « l'artiste et le bourgeois », « l'étudiant et le militaire ont un aspect en apparence uniforme »⁵⁶. « Cela donne une même tournure aux individus », écrit-il en 1829, et « les individualités disparaissent », note-t-il en 1835, « Les types s'effacent »⁵⁷. Mais ces remarques sont maintenant accompagnées de considérations non plus sociales ou mondaines, mais littéraires, où Balzac oppose les avantages du « romancier historique » et les « peines de l'historien d'aujourd'hui », son exceptionnel mérite aussi, car il va saisir « en quoi les figures et les actions de ces hommes que la société jette tous dans le même moule sont plus ou moins originales »⁵⁸.

Savant passionné, le romancier du temps jadis que croit et veut être Balzac, apparaît dans cette ébauche, intellectuellement et esthétiquement fasciné par la présence du passé dans le présent : elle lui permet de concilier en fait son goût pour l'histoire et son intérêt fervent, critique, pour la réalité contemporaine, qu'il regarde un peu désenchanté (évoquant, comme Janin bientôt, l'exaltation vide du présent) et vers laquelle, sous nos yeux en quelque sorte, il commence subrepticement d'incliner. Dans peu de mois, il deviendra journaliste : certaines de ses collaborations s'éclairaient un tout petit peu mieux à la lecture de cette ébauche ; en octobre 1829 ses choix politiques futurs s'y dessinent déjà en pointillé.

On a aussi l'impression d'une sorte de dialogue intellectuel du romancier avec lui-même à travers ses œuvres, car on

trouve à tel effet dans cette ébauche sa cause dans la *Physiologie du mariage* ou le *Traité de la vie élégante*, et inversement. Et cela convainc plus encore qu'il n'est pas d'œuvre balzacienne isolée. Réemplois, souvent, anticipations proches sont chose banale, mais les longues préparations, les lointains et très précis ressurgences, de *Gloire et malheur* à *Catherine de Médicis* par exemple, le sont moins.

Plus encore, Balzac semble ici mettre en question la cohérence de sa propre pensée ses ambiguïtés possibles, éprouver la résistance de ses idées, et peut-être, comme Montaigne, les mettre à l'essai.

Vraiment, des détails seuls rattachent étroitement ce préambule à l'œuvre qu'il doit introduire. De fait, la transition qui devait mener au thème, au texte même de *Gloire et malheur* est malaisée. C'était pour une scène de la vie privée un début trop riche d'implications, un cadre trop large pour un tableau de chevalier. D'où, peut-être, l'abandon du texte en tant qu'ensemble. Les prémisses sont devenues arcanes.

Alex LASCAR.

56. « Introduction » de F. Davin aux *Études de mœurs au XIX^e siècle*, Pl., t. I, p. 1153.

57. *Ibid.*, p. 1153.

58. *Ibid.*, p. 1154.